

La neige noire

Ring ! Ring ! Ring! Confortablement assis à une table, bras croisé et montant dessus, je regardais les aiguilles de ce réveille-matin se rapprochant doucement de minuit exact. Jeudi et vendredi viennent alors de se rencontrer, s'embrasser et de se séparer devant mes yeux. Le passage vient encore une fois de se faire sans que je puisse le toucher, le voir ou le sentir. Un glissement en douceur a fait disparaître une journée et voit naître une autre. C'est l'hivers qui vient juste de prendre le témoin poursuivant ainsi cette interminable courses que les saisons avaient débuté depuis la nuit des temps.

J'ai laissé sonner plusieurs fois juste pour taquiner cet infatigable matériel mais qui a finalement eu raison de ma patience. Avec l'index, j'ai mis fin à ce son plutôt proche d'un bruit ordonné qu'à une mélodie musicale et j'ai tourné le poignet pour voir ce qu'indique la montre que je porte depuis que Caroline, urgentologue et médecin chef au département de traumatologie, avait insisté à me rencontrer chez moi pour affaire concernant ma vie.

Pas assez convaincu, j'ai levé les yeux pour consulter l'horloge à pendule, que je me suis procuré avant-hier chez un brocanteur au centre de la ville. Incrusté dans une imposante boîte en bois de mélèze teinté au marron doré, la pendule oscillait tranquillement d'un bout à l'autre de la vitrine du boîtier faisant déplacer les fines aiguilles pour indiquer chiffre après chiffre ce stressant concept de temps. Un instant j'ai pensé à ce conifère qu'on a sacrifié pour devenir cercueil pour cette horloge maintenant pendue dans ma chambre sans cônes ni branches ni aiguilles.

Le lundi dernier, alors que je me brossais les dents pour aller rencontrer peut-être un rêve, peut-être un cauchemar, le téléphone sonna et Caroline demanda à me rencontrer urgemment et ne pouvant trouver une plage horaire qui conviendrait le mieux, faute de manque de temps et des engagements de l'un et de l'autre, nous nous sommes entendus sur le vendredi à minuit chez moi au 1420, rue des saisons, appartement 4. Le temps de noter le rendez et les quelques achats que je devais faire le lendemain, je me suis retrouvé sous la couverture colorée et wattée pour un peu de repos et sommeil. En diminuant les degrés du thermostat, Je

cherchais ce petit frisson de froid, que je savais un prélude pour dormir, mais ce soir Caroline est revenu avec mille et une questions sans que je puisse trouver la moindre ébauche de réponse. D'ailleurs je souhaitais que le rêve ne cesse.

Quelques semaines plutôt, il a fallu une chute et une fracture de l'avant-bras gauche, pour rencontrer cette dame énigmatique, mystérieuse et imprévisible. Elle sculptait à la loupe des yeux les résultats de la radio, jeta un regard entier sur moi avant de m'annoncer que normalement tout va bien mais qu'il faut que nous fassions un suivi. J'ai été vite intrigué par ce « nous », alors j'ai mis un sarrau, cette fameuse blouse blanche, qui m'a permis de suivre Caroline, comme son ombre, toute la journée. On visitait des patients dans leur chambres, et on s'arrêtait parfois dans son petit bureau pour plus d'information ou précision sur tel ou tel sujet, j'ai eu même droit à une intervention chirurgicale et avant que je m'évanouisse, je me rendis compte qu'elle disait quelques choses : « Êtes-vous d'accord, »?

« Oui, bien sûr, Madame ».

J'ai répondu affirmativement mais je n'étais sûr que de son regard intelligent et belliqueux et une force de caractère maîtrisant avec professionnalisme les gestes et les paroles. Des termes scientifiques et administratifs se relayaient et s'échappaient de sa petite bouche sans baume ni rouge à lèvres. Au fur et à mesure que je l'observais, j'analysais instantanément ses dire à la recherche d'un quelconque indice qui me permettrait sans l'ombre de doute de déceler son désir d'une éventuelle aventure.

Peau riche en mélanine, taille d'athlète et large sourire et cheveux rasta, je suis suffisamment beau pour le croire et assez attirant pour qu'une quinquagénaire, sans soucis d'argent, puisse se permettre l'extravagance d'un rêve que je partagerais volontiers.

À la cafeteria de l'hôpital, elle paya l'addition de sa salade grecque avec vinaigrette balsamique et mon café noir. Avant de nous nous séparer, j'ai appris qu'elle a deux filles adoptives : *Gianna* la rwandaise et *Natasha* la bosniaque, et que son marie, emporté par des affaires fleurissantes, ne s'occupe que minimalement de sa féminité.

L'alarme du téléphone cellulaire s'est déclenchée confirmant ainsi le jugement rendu par ma montre au poignet, le réveille-matin, l'horloge murale et celle à pendule, tous unanimes qu'il est minuit mais j'étais le seul à constater que Caroline n'est pas là.

Comment se fait-il qu'une dame aussi instruite, intelligente et bien élevée, ne respecte pas un aussi important engagement, me suis-je demandé. Était-elle seulement juste instruite? Peut-être que son mari, un ex-joueur de hockey, la suivait discrètement et, le découvrant, a habilement rebroussé chemin? Peut-être que l'un de ses deux enfants adoptifs est malade et fiévreux ?

Curieux de découvrir le pourquoi de ce manque de respect envers mes montres, furieux et assez fatigué, je me suis allongé sur le canapé et je me forçais de deviner la réaction de Caroline si jamais elle apprend que je l'aime déjà. La pendule dansait devant mes yeux et les tic-tacs du cadran chantait dans mes oreilles. Mes paupières devenaient de plus en plus lourdes, et le son s'est engloutit dans mes oreilles et dans le noir de cette nuit presque comme les autres.

Soudainement, debout devant la porte, Caroline me demanda de mettre ce que j'ai de plus chic et beau et m'ordonna de la suivre. Ce que j'ai fait avec une docilité et une obéissance qui ne sont guère de mes habitudes. Sans mot dire, je ne sais pourquoi j'ai pris un petit sac à dos ou j'ai fourré, des fruits secs, le réveille-matin et quelques habits traditionnels non encore lavés. Elle conduisait sa quatre par quatre comme le ferait une jeune à la vingtaine, une main sur le volant l'autre dans les cheveux, le pied droit à fond sur l'accélérateur et le véhicule s'élançait sur l'autoroute. Du gousset de mon gilet j'ai sorti la montre argentée que j'ai achetée sur amazon.ca le premier jour de ma convalescence. Je voulais savoir la quantité de temps en minutes qui s'est déversé au canapé alors que j'attendais caroline.

Figé sur le siège à côté, je voyais les lumières des lampadaires, telles des étoiles filantes, roulaient en sens inverse à une vitesse ahurissante. On roulait tellement vite que les rayons du soleil fussent émergés à l'horizon. La voiture s'arrêta brusquement au bord d'un vaste terrain dégagé où seul un arbre faisant ombre à lui-même et mon étonnement fut immense et des

émotions intenses m'ont mis à terre, agenouillé en me prosternant devant ce végétal jadis planté par mon grand-père.

J'avais à peine dix ans, il enterra une graine à germer et me confia la responsabilité de l'arroser un jour sur deux jusqu'à ce que les racines et la tige apparaissent. Quelquefois, et pour m'épargner la fatigue de ramener l'eau de si loin, je regardais à gauche et à droite puis je pissais dessus; que grand-père me pardonne. Une fois plantule, il fallait marcher des heures durant pour honorer ma responsabilité car je savais que si je n'arrose plus l'arbre de mon grand -père, tous deux vont flétrir et mourir.

Caroline, se tenais derrière moi et me suppliait de s'éloigner du tronc. Elle avait une hache à la main et je la priais à mon tour de ne pas l'abattre, mais elle n'eut pitié ni de moi ni de ce sédentaire qui ne peut ni pleurer ni s'enfuir. Elle s'acharna, tel un criminel bûcheron sur ce bois avec férocité et détermination, des éclaboussures de sève sur mon visage m'ont fait sentir l'odeur désagréable de l'ammoniaque. Elle s'approcha de moi, regard démentiel, hache et mains ensanglantées et brutalement, sueur froide au front, je suis tombé du canapé.

Effrayé et apeuré, craignant l'arrivée de caroline, je me suis recroquevillé sur moi-même, tête entre genoux, mains derrière le cou mais je n'entendais que ce tic-tac du réveille-matin qui, en même temps me rassure et me rappelle sans cesse que le temps de l'arrivée de caroline est révolue.

Les racines de l'arbre qu'elle n'a pas pu anéantir ou peut-être la couleur de ma peau, ou encore les tresses et les nattes de mes cheveux auraient tout simplement éveillé, chez elle, ce côté machiavélique de l'espèce humaine. Moi qui voulais apporter un peu d'ombre et de chaleur dans sa vie, depuis qu'elle m'a avoué qu'elle n'a adopté *Gianna* et *Natasha* que pour remplir et combler le vide que lui a rapporté son mariage avec un homme laid et riche.

L'idée d'aller la rencontrer le lendemain frôla mon esprit mais la nuit fut tellement longue que l'aube, lui aussi, n'est jamais parvenu à franchir le seuil de mon appartement deux et demi, en dépit de l'insistance de toutes les aiguilles de toutes mes montres.

La terre continua malgré tout à tourner et le plein jours s'est fatalement imposé me forçant à agir.

À la grande cafétéria de l'hôpital, confortablement assis à une table, bras croisé et montant dessus, je regardais les aiguilles de ce réveille-matin, se rapprochant doucement de midi exact. J'ai sorti aussi de mon sac à dos quelques fruits secs, caroline en raffolerait sûrement. J'avais mis la chemise africaine aux sept couleurs porte bonheur que mon grand-père m'avait offert la veille du lendemain ou je l'avais abandonné. Les minutes et les gens défilaient devant moi et pour me tenir compagnie, je remémorais tous ce qu'on a échangé Caroline et moi à propos de gens venus d'ailleurs. Lorsqu'elle viendra chercher sa salade Grecque je l'inviterai à grignoter aussi des fruits secs, et je lui offrirai un tissu couleur arcs en ciel que j'ai emballé dans un papier blanc; elle apprécierait probablement. Midi passé, les employés commencèrent alors à rejoindre leur poste, la cafétéria se vida et au comptoir des informations du département, j'ai appris que Caroline a pris volontairement sa retraite pour aller rejoindre son mari devenu entraîneur en chef d'une équipe française de hockey.

Tous soudainement s'est écroulé devant moi. Ça m'aurait suffi de devenir frère de Gianna et Natasha ou encore son mari m'aurait pris comme chauffeur ou juste vendeur dans l'un de ses innombrables magasins. Que voulait elle insinuer par le fait qu'elle ferait tout pour bien me soigner. Elle savait bien que je suis immigrant orphelin et noir mais, au final, elle n'a pris soin que de mon bras que je donnerai à couper que, elle aussi, souffrait et que seul l'argent de son métier et de son mari la maintenait en vie artificielle.

Je me dirigeais vers la sortie principale, le cellulaire vibra dans ma poche. Un cousin lointain qui ne rêve que de voir la neige avant de mourir, me supplie de lui décrire le beau paysage en ce mois de décembre.

Sac au dos, téléphone à la main, visage contre la porte vitrée, j'ai regardé dehors et avant de sortir j'ai dit à mon cousin :

« Aujourd'hui la neige est noire ».